



# LA VILLE DE FEUTRE

Olivier Boucheron  
Architecte, (nelobo),  
chercheur au LAA, ensa de Paris la Villette

## FORMES DE VIE

En cette après-midi du mardi 9 octobre 2005, il fait beau et sec sur Ulaanbaatar<sup>1</sup>. Dix degrés Celsius, la température est clémente pour un mois d'octobre et il flotte dans l'air une douce odeur de sciure brûlée. Myagmart est là, assis sur un banc. Il surveille sa fille Namuuna qui chevauche un tourniquet. Ce jeu pour enfant a été installé entre les deux immeubles de quatre étages, il y a peu, par la Ville de Ulaanbaatar, en même temps que d'autres petits équipements et un terrain de basket. Nous sommes dans la partie sud-ouest du *khoroо 16* (quartier 16), celui de la colline Gandan. Myagmart est au repos, il n'est pas allé travailler au dépôt de la Compagnie Mongole des Chemins de Fer. Il y est chauffeur d'engins et a trente-six ans. Nous l'abordons avec Luya, mon interprète, pour savoir s'il vit dans le quartier. Il nous invite alors à le suivre dans l'enclos familial situé à une trentaine de mètres, à l'angle sud-est de l'immeuble Gandan n° 1.

<sup>1</sup> Du mongol transcrit en alphabet cyrillique Улаанбаатар, ou Oulan-Bator, du russe Улан-Батор.

L'enclos trapézoïdal orienté est-ouest est assez vaste, environ 200 m<sup>2</sup>. Il appartient au beau-père de Myagmart, Jimbee Baldan. Une yourte mongole ou *ger* a été installée dans l'angle nord-ouest du terrain, plusieurs constructions sommaires, ainsi que ce qui semble être un garage et une seconde habitation sont accolés le long des palissades sud et est. La terre battue recouvre la surface aplanie de l'enclos. La clôture discontinue qui ceint la parcelle est constituée d'un *patchwork* de matériaux de récupération ; pour l'essentiel des planches de bois, des troncs de résineux partiellement équarris, des bidons en tôle déployée et rouillée, des éléments de fenêtres et de portes réutilisés. Par endroits, elle est contrefortée par des poteaux de bois inclinés. Elle s'élève en moyenne à un mètre quatre-vingt-cinq, ce qui permet de soustraire aux regards extérieurs l'intimité de l'enclos familial. La parcelle de Jimbee est enserrée par trois autres enclos, les palissades sont alors communes à deux propriétés, seul le côté ouest du trapèze demeure libre et permet l'accès par une porte à doubles vantaux (suffisamment large pour le passage d'une voiture) ou un simple portillon de bois sous tôle,

2 La charpente de la tente est constituée, pour les murs circulaires, de plusieurs pans d'un treillis pliant en lattes de saule (*xana*), d'une hauteur d'environ un mètre cinquante, et pour le toit, de généralement quatre-vingt-une perches souples en sapin ou mélèze (*uni*), de deux à deux mètres cinquante de long. C'est à partir du nombre des *xana* que l'on détermine la circonférence de la *ger* et que l'on définit sa taille : une grande *ger* a six *xana* alors qu'une petite seulement quatre. Chez Jimbee, la *ger* est constituée de cinq *xana*.

actionné par un contrepoids. La *ger* est de taille intermédiaire<sup>2</sup>. Elle a été montée sur un plancher de bois dont on voit les lattes dépasser de l'emprise de ses parois. Son enveloppe extérieure est constituée d'une toile de gros coton blanc tendue, devenue grisâtre au fil du temps et maintenue à la structure par trois sangles en matières synthétiques. Au

contact du plancher, le bas de la toile est protégé par une bande de cinquante centimètres de plastique tressé maintenue par l'une des sangles périphériques en nylon et de petites sections de bois. La semaine suivante, Jimbee aura protégé le bas de la *ger* par un remblai de cinquante centimètres de terre, maintenu par des pneus déployés, annonçant ainsi l'arrivée des fortes gelées de l'hiver. En été, saison des pluies, il ne démonte pas sa *ger*, comme le veut la tradition, et se contente de la recouvrir d'une bâche plastique étanche. En hiver, la peau de la *ger* est constituée de cinq couches pour une épaisseur de quatre à cinq centimètres : la toile de coton solide et étanche (appelé *brezint*), une première couche de feutre, une seconde couche de feutre ou un coton matelassé, la structure en treillis de bois, une épaisseur de carton et le tissu décoratif tendu sur les parois intérieures. En été, on retire une couche de feutre, qui, s'il est de bonne qualité, peut durer dix ans. La *ger* culmine à environ deux mètres quarante. Une ouverture circulaire, qui peut être partiellement recouverte par une pièce de coton triangulaire (*loxoo*), est ménagée à son sommet. De la fumée noire s'échappe du tuyau métallique du poêle. L'entrée de la *ger* est orientée plein sud, elle est annoncée par deux dalles de béton armé, ce qui permet d'enjamber plus facilement les quatorze centimètres de seuil. Un mois plus tard, Jimbee installera une petite construction de bois ayant une double fonction de sas et de garde-manger réfrigéré contre la porte d'entrée. Nous pénétrons dans la *ger*.

Lorsque l'on arpente aujourd'hui Ulaanbaatar, il est aisé de voir dans sa morphologie même la marque de soixante-dix ans de planification urbaine soviétique inspirée par les préceptes du fonctionnalisme analytique et ce, malgré ses transformations récentes, marques d'une autre mondialisation : celle que nous vivons, représentée par une certaine horizontalité des influences mises en relation par le libéralisme économique et la médiatisation. Tout le vocabulaire formel des villes en plan chères au Mouvement Moderne, villes pensées et tracées, à dessein, afin que la géométrie impose son ordre à la diversité des géographies et des sociétés, est donc ici représenté depuis longtemps. De larges avenues orthogonales, des logements standardisés en séries de parallépipèdes alignés au cordeau, des espaces "verts" tellement aérés qu'ils en deviennent

vides, des réalisations architecturales emblématiques à la gloire de l'Homme Nouveau, flottant au milieu de places surdimensionnées ou clôturant un effet perspectif, sont les éléments qui structurent, aujourd'hui encore, Ulaanbaatar. Pour les différents régimes totalitaires (qu'ils soient d'obédience marxiste ou fasciste) et le rationalisme occidental qui les a partiellement inspirés, la ligne droite était le chemin le plus court pour nier la *chôra*<sup>3</sup> et re-dresser les existences.

Mais le passage, sans transition, ne s'est pas fait ici de l'îlot à la barre car à Ulaanbaatar avant la barre, il n'y avait pas d'îlots mais une agglomération mouvante, constituée d'enclos et de tentes disposés autour d'un monastère (*khiid*) centre religieux et/ou politique dans lequel les temples (*sum*) étaient démontables. Il est aujourd'hui difficile de se figurer ce que pouvait être cette ville majoritairement composée d'habitations recouvertes de toile, ou plutôt de feutre. Il est plus difficile encore de déceler dans la forme contemporaine de Ulaanbaatar ce qu'elle doit à cette tradition d'urbanité souple<sup>4</sup>, de villes nomades ou villes-camps.

## AYIL ET VILLE-CAMP

La forme urbaine de la ville-camp (Gaborieau, M., 1995) trouve son origine dans les modes d'occupation et d'exploitation d'un climax, celui de la steppe herbeuse des régions de la Haute Asie par des populations d'origine turco-mongole. La pauvreté relative de la prairie naturelle (en été, la recherche de pâturages riches et abondants imposait le déplacement régulier des troupeaux) et les conditions climatiques extrêmes de ces régions (en hiver, la quête de points d'eau non gelés déterminait le déplacement des troupeaux), ont contraint les populations locales à adopter un système socio-économique basé sur une pratique d'un pastoralisme extensif et nomade. L'adéquation entre les obligations du nomadisme (mobilité de l'habitat) et les ressources technologiques exploitables (feutre et bois) a conduit à l'invention d'un modèle d'habitation, la yourte ou *ger* en mongol, d'une part, parfaitement adaptée aux contraintes de l'écosystème steppique et d'autre part concentrant, à elle seule, un vaste ensemble d'éléments culturels propres aux populations nomades de cette région. Le terme *ger* désigne en mongol l'habitation de feutre, connue par les Occidentaux sous le nom de yourte, dérivée de *yurt*; mot turc qui désigne la surface de terre recouverte par la tente et par extension l'emplacement où est dressé le camp. De *ger* dérivent les termes de *gergii* (épouse, femme), *ger byl* (famille), *ger bariq* (édifier une *ger*, se marier, épouser).

<sup>3</sup> D'après Augustin Berque la *chôra* est le milieu existentiel du sujet, de sa naissance (*genesis*) et de la dynamique préicative de son existence (*chorésie*). La *chôra* est à la fois matrice et empreinte. Dans la réalité de l'écoumène (relation humaine à l'étendue terrestre), elle est inséparable du *topos*, lieu cartographiable qui confère au sujet l'identité statique de sa substance (*topicité*). "Dans la réalité de l'écoumène, [...], tout lieu tient des deux à la fois (*chôra* et *topos*) ; mais la modernité ne fut que cartographe". Berque, A., 2000, p.30.

<sup>4</sup> Souplesse à la fois du principal matériau qui constitue la peau de l'habitat nomade (le feutre) et du mode d'occupation du territoire par les nomades fait de déterritorialisation et reterritorialisation (ce qui implique également des cycles de montage et démontage des tentes).

Chez les peuples mongols des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, il existait deux formes de groupement des habitations qui étaient induites par la nécessité de coopération : des familles se déplaçant isolément ou par petits groupes, les *ayil* et des regroupements très importants de *ger* au sein d'un grand camp, le *kūriyān* (du mongol *khūree* qui signifie le cercle, l'anneau).

Ce type de groupement en *kūriyān*, intermédiaire entre le camp-ville et le mode de nomadisme en *ayil*, disparaîtra au début du XIII<sup>e</sup> siècle, avec l'avènement de l'Empire mongol des gengiskhanides. À cette époque, la création de véritables villes de toile autour du palais de stationnement dans lesquelles les *khan* résidaient de façon saisonnière marque les prémices d'un urbanisme original, à la fois sédentaire et nomade. L'établissement de ces agglomérations sédentaires de tentes n'était pas un fait nouveau en Mongolie, mais la façon de perpétuer un nomadisme saisonnier entre ces camps-villes était intrinsèquement lié à la façon dont les Mongols appréhendaient leur territoire, "la terre des herbes". "Errer toujours, ne pas se fixer", telle était leur devise. L'impossibilité de se sédentariser était dû à la pratique du pastoralisme nomade d'une part et d'autre part au fait, que, épris de liberté plus que belliqueux, les Mongols repoussaient toujours plus loin les limites de leur espace, agrandissant ainsi leur territoire. Dans ce contexte, il nous semble qu'au-delà de

<sup>5</sup> Nous faisons ici référence à ce que dit Gilles Deleuze sur la notion de territoire à la lettre A comme Animal de son abécédaire. Cf. Pierre-André Boutang (prod. et réal.), Claire Parnet, *L'abécédaire de Gilles Deleuze*, Paris, collection Regards, éditions Montparnasse, 2004, 3 DVD.

son acceptation en tant qu'espace délimité géographiquement par tout pouvoir qui s'y exerce, "le territoire ne vaut que par le mouvement", le vecteur par lequel on en sort et l'effort qui permet

de se réimplanter ailleurs<sup>5</sup>.

Le système en *ayil* se maintient encore aujourd'hui. Durant la période soviétique, des unités de nomadisation, les *suuri*, remplaceront pendant plus de soixante ans, les *ayil* traditionnels. Il est important de noter que, par leur récurrence dans le temps et l'espace, les modes de groupement *ayil*, soumis au temps cyclique du nomadisme, révèlent l'esprit de solidarité qui prédomine dans la steppe. Cet esprit d'entraide, même s'il est mis à mal par la dureté des conditions d'existence et une tendance actuelle au repli individualiste et à l'isolement, est toujours présent jusque dans les quartiers défavorisés de *ger* de la périphérie des grandes villes. Le maintien du système *ayil* dans la steppe et l'importance du voisinage dans les quartiers de *ger* en secteur urbain soulignent l'étroite cohésion des hommes entre eux, l'importance des réseaux de solidarité et d'échanges et assignent à chacun, comme dans l'ordonnance de la *ger*, sa place et son rôle dans le cosmos et dans la société.

## LA GER, MICROCOSME EN SECTEUR URBAIN<sup>6</sup>

Lorsque l'on pénètre à l'intérieur de la *ger* de Jimbee, la lumière zénithale éclaire le foyer amé-

nagé au centre du cercle. Jimbee Bandan et son épouse Benya regardent la télévision qui trône sur un coffre rouge calé contre la paroi opposée. Dans cette *ger*, et plus généralement dans l'ensemble de l'habitat urbain du même type, l'organisation symbolique et fonctionnelle de l'espace interne reprend en grande partie celle de l'habitat traditionnel en zone rurale, demeurée quasiment inchangée depuis des siècles. La première impression que l'on ressent une fois à l'intérieur est celle d'une optimisation de l'usage de l'espace disponible malgré une surface au sol, réduite (16,6 m<sup>2</sup>). Les repas se prennent généralement dans la *ger*, l'appartement et la maison, séparément hormis pour la fête de la Lune Blanche [*Tsagaan Sar*] où l'ensemble de la famille se réunit dans la *ger*. Noël, est également fêté mais seulement avec les familles de Tchuluunbat et d'Oyun. Contrairement à l'aspect extérieur uniforme de la *ger* (à l'exception de la porte peinte en bleu et orange), l'intérieur est très coloré et chaleureux : mobilier orange ou rouge, éléments de structure orange et rehaussés de décors bleus, moquettes verte et fleurie rouge, tentures de faux brocart de rayonne rose vif qui recouvrent les parois, coussins brodés sur les lits. Le foyer, symbolisé par le poêle à bois (c'est en fait un bac à sciure de bois qui l'alimente), est placé à l'avant des deux poteaux de bouleau (*bagana*) qui soutiennent la couronne de bois qui fait ouverture (*tonoo*) et permet le passage de la cheminée et de la lumière. En fait ce cercle qui projette l'ellipse solaire sur le sol de la *ger* est pour moitié vitré, ce qui permet, même sous l'averse, d'éclairer le foyer. Cet anneau de bois occupe, dans les croyances chamaniques un rôle d'intermédiaire entre le monde des humains et le monde supérieur. Il matérialise le lieu de passage des esprits et du chaman. Le toit de la *ger* est à l'image du ciel et la colonne de fumée qui monte du foyer sacré symbolise un axe du monde, un chemin que les esprits empruntent. À ce titre, le *tonoo* représente l'élément le plus honoré de la *ger*. Le plancher reste nu entre la porte d'entrée et le poêle sur une largeur de quatre-vingt-dix centimètres. Une table et des tabourets, une bouilloire complète l'aménagement de la partie centrale de la *ger*.

C'est à l'est du foyer que se situe le petit royaume de Benya, l'endroit où elle prépare la cuisine (ce jour-là, c'est la fabrication des *boortsag*, qui retient toute son application depuis le début de l'après-midi), effectue ses travaux de couture, surveille Namuuna, se repose. Cet espace, symboliquement et pratiquement féminin de la *ger*, se déploie à partir de la porte d'entrée. On retrouve successivement : le réservoir d'eau (un tonneau en plastique bleu d'une contenance

<sup>6</sup> Pour une description technique et symbolique complète de la *ger*, cf. Bianquis-Gasser, I., 1999 p. 144-164, et Thévenet, J., 1999 p. 110-119.

7 L'eau provient de l'appartement du fils, l'électricité est payée à une compagnie privée.

de 100 litres<sup>7</sup>) surmonté d'un suspensoir à louche et autre passoire, l'armoire à provisions (princi-

alement des sacs de riz et de farine de blé), les rangements pour les ustensiles de cuisine, le *rice cooker* électrique, un grand réfrigérateur de marque *Samsung*. Suivent les lits de Benya puis Jimbee, la tête orientée au nord et recouverts d'une accumulation de couvertures et de coussins. Le soir venu, ils sont faiblement éclairés par les réflexions lumineuses des pampilles de verre d'une applique électrique dorée. Au nord de la *ger*, le grand coffre laqué rouge, n'accueille plus l'autel familial des parents de Jimbee, celui-ci l'a offert au grand monastère de Gandan en 1958, considérant "qu'il ne pouvait plus les honorer". Jimbee et Benya se disent bouddhistes non pratiquants et sont toujours membres du Parti Communiste. Aujourd'hui c'est la télévision qui tient lieu et place d'autel sur le grand coffre rouge. Elle trône aux côtés d'une pendule à piles et d'un miroir tripartite. Tant que Jimbee est à la maison, elle reste allumée sur les programmes de lutte mongole et de sumo. À 17 heures, heure du retour de l'école, ce sont les dessins animés que les enfants de la famille regardent. Benya relance alors le feu dans le poêle. Devant le coffre s'alignent sur une table basse orange, les thermos émaillés qui contiennent l'eau bouillante pour le *sute tse* (préparation salée à base de lait et de thé). Un encensoir en cuivre jaune pour l'*aartz* (poudre de genévrier qui sert d'encens) est posé près de la pipe à tabac et le flacon à priser de Jimbee. Les affaires personnelles, les papiers de la famille sont rangés dans un petit meuble à clé plaqué de bois rouge et posé près du ventilateur sur une table recouverte de toile cirée. La nuit, Namuuna dort dans un vieux landau, à l'ouest, devant le lit de ses parents. C'est sur ce lit que les visiteurs sont invités à s'asseoir lorsqu'elle n'y fait pas la sieste. Sa grande sœur, Uyanga, dort pour sa part sur un lit de camp pliable qui, la journée, est rangé contre la grande armoire à vêtements. D'autres vêtements et le linge de maison sont entreposés dans des sacs et des valises entre les meubles et sous les lits. Dans la partie sud-ouest de la *ger*, à gauche de la porte, un meuble lavabo à réservoir et miroir fait office de coin toilette.

À propos du matériau principal de la *ger*, le feutre, Gilles Deleuze pour expliquer ses concepts d'*espace lisse* et d'*espace strié*, cite le travail d'André Leroi-Gourhan sur la chaîne et la trame des textiles tissés, et identifie ces "solides souples" en tant qu'espace strié (Deleuze, G., Guattari, F, 1980, pp. 592-595). D'après Deleuze, le feutre est tout autre, c'est un anti-tissu, "il n'implique aucun dégageement de fils, aucun entrecroisement, mais seulement un enchevêtrement des fibres, obtenu par foulage. [...] Un tel ensemble d'intrication n'est nullement *homogène*: il est pourtant lisse, et s'oppose point par point à l'espace du tissu. [...] Splendide isolant, géniale invention, (le feutre est la) matière de la tente, du vêtement,

de l'armure des Turcos Mongols." Le feutre contrairement au tissu, où s'entrecroisent des éléments parallèles, "distribue une variation continue". On peut déplacer cette opposition entre tissu et feutre, au rapport entre conception de l'espace chez les nomades et chez les sédentaires. "Chez le sédentaire, le tissu (vêtement ou tapisserie) intègre le corps et le dehors à un espace clos (la maison immobile). Tandis que le nomade en tissant indexe le vêtement et la maison même sur l'espace du dehors, sur l'espace lisse ouvert, où le corps se meut". Le feutre de la *ger* est en quelque sorte vecteur de la reconquête de l'étendue des espaces striés issus, de loin en loin, de la pensée rationaliste occidentale. Son usage en ville pourrait annoncer le retour de possibles.

### DE LA TABULA RASA AUX RÉSURGENCES CONTEMPORAINES

Avec l'avènement, au début des années vingt, du nouveau régime communiste, l'ancienne Urga (ou *Ikh Khūree*, "le Grand Cercle"), cité d'un autre temps, doit être totalement transformée et modernisée. À partir des années trente, devenue Ulaanbaatar (le "Héros Rouge"), la ville devient un champ d'expérimentations sociales et urbaines, mises en œuvre en trois phases. Durant soixante ans, la ville est successivement le théâtre d'expériences constructivistes ponctuelles pendant les années trente, des crispations identitaires et formelles du réalisme socialiste stalinien de la fin des années trente à la fin des années cinquante, et enfin de l'application des grands principes de la planification urbaine importés des écoles de Leningrad et Moscou, de la fin des années cinquante à la fin des années quatre-vingts.

Entre 1937 et 1939, parce que considérés par les dirigeants socialistes comme le principal frein à la modernisation du pays, les lamas sont persécutés et leurs monastères, presque tous détruits. À Ulaanbaatar, le grand cercle est peu à peu démantelé, les monastères et les monuments religieux sont rasés, mais la majeure partie de la ville est encore constituée d'enclos et de groupements de maisons sibériennes d'un seul niveau; Ulaanbaatar garde la physionomie d'une ville de pionniers.

À partir de la fin des années cinquante, les dirigeants mongols considèrent que tous les éleveurs de Mongolie sont désormais intégrés dans les *negdel*, les fermes d'État, ce qui signifie que la collectivisation de l'économie de type socialiste est achevée. Le processus d'urbanisation de la Mongolie s'accélère alors. L'Urga de jadis, qui n'abritait que vingt mille habitants en 1918, en accueillera deux cent trente mille en 1963, puis cinq cent mille en 1986, soit un quart de la population totale du pays à cette époque. Cet ancien espace transactionnel entre cultures spatiales du monde nomade et modèles urbains





Extrait du master plan de 1974, partie nord du district de Bayangol (sans échelle) ; on distingue à l'Est le quartier de Gandan fortement remanié (sources : Archives Nationales de Mongolie).

importés connaît, dès lors, des modifications sociales et morphologiques radicales et irréversibles au contact des experts en urbanisme du Grand Frère Soviétique. Une campagne de destruction des quartiers populaires est mise en œuvre. Avec cette politique de la table rase, le quartier des "Cinq cents familles" à l'ouest de la colline de Gandan (quartier dans lequel la famille de Jimbee vécut un temps) disparaît sous les pelleteuses pour laisser place à l'ensemble moderne de Bayangol. À l'est de la ville c'est l'ancien quartier russe et ses environs qui sont rasés. La destruction, à la fin des années

soixante-dix, du quartier chinois des "Neuf rues" correspond à l'expulsion de sa communauté, suite à la rupture, en 1977, des relations diplomatiques entre la Mongolie et la Chine communiste. Les habitants de l'ancienne ville, mais aussi les populations immigrantes qui viennent s'établir au plus près des entreprises d'État sont alors transférés dans les immeubles de ces nouveaux quartiers résidentiels.

Durant toute la période communiste, l'occupation des espaces publics d'entre-deux barres est strictement proscrite. En outre, l'obtention obligatoire d'un permis de résidence pour s'installer dans un quartier de la ville interdit tous les déplacements *intra* et *inter* urbains. Dans les premiers temps de cette reconstruction de Ulaanbaatar, beaucoup de Mongols conservèrent cependant leur

8 Et leurs animaux... On dénombrait encore dans les années soixante plus de trois mille cinq cents chevaux en ville.

ger en périphérie de la ville<sup>8</sup>. Ils préféraient y retourner durant l'hiver. Ils les considéraient plus

confortables que les appartements qui leur étaient attribués et dans lesquels il faisait souvent trop chaud. Mais par la suite, la majeure partie de la population d'Ulaanbaatar adopta un mode de vie sédentaire. Entre entreprises et magasins d'État, ces nouveaux citoyens vivaient dans des quartiers administrés par les *zakhirgaa* (ou comités populaires), regroupés au sein des districts urbains dans lesquels l'ensemble des services et des administrations étaient représentés. De l'organisation urbaine à celle du logement, tout concourait au contrôle intégré de milliers de devenir individuels. À la veille de la transition démocratique de 1990, toute trace de traditions culturelles nomades semblait alors avoir disparu du quotidien des habitants de Ulaanbaatar, mais les changements politiques et économiques en Mongolie allaient faire (re)surgir des continuités d'ordre anthropologique qui n'avaient cessé de se maintenir sous le masque du cadre idéologique et le poids des modèles sociaux et urbains artificiellement imposés.

En 1991 la République de Mongolie devient une démocratie et le pays s'engage dans la voie du libéralisme économique. Ce passage à l'économie de marché est douloureux ce qui provoque un afflux massif de populations désœuvrées vers la capitale. À Ulaanbaatar, le changement est perceptible dans la façon dont la ville est investie par des habitants qui goûtent pour la première fois à la liberté d'entreprendre. La ville dès lors se (re)constitue, prend chair parce qu'elle est sillonnée, parcourue par la multitude des piétons anonymes qui en font le support de nouvelles pratiques. Avant 1991, les quartiers de la ville, morne squelette du réalisme socialiste triomphant, ne laissaient transparaître aucune trace de vie, ne trahissaient aucune activité intérieure. Puis les habitants y ont tracé leurs sentiers, ont ponctué les espaces vides de leurs marques physiques et immatérielles. Les transformations de la ville relèvent principalement d'initiatives privées et ne résultent plus d'une politique urbaine centralisée et coercitive. Les premiers changements se manifestent le long des avenues et des rues principales : les rez-de-chaussée des immeubles sont modifiés afin d'accueillir une série de boutiques, sortes de volumes en extension qui constituent un nouvel alignement à visées commerciales. Peu à peu, la totalité des quartiers du centre-ville puis de l'ancienne cité planifiée, devient le miroir du changement et la vitrine de la nouvelle société mongole de consommation. D'autres établissements commerciaux ponctuent l'espace urbain ; ce sont des kiosques amovibles de vente rapide, les *tuts*<sup>9</sup>. Commerces de proximité devenus indispensables aux citoyens, les *tuts* se répandent rapidement et de façon exponentielle dans tous les districts de la ville. D'autres services urbains sont proposés par des particuliers aux citoyens, tel celui du téléphone public. Les porteurs de *tsagaan utas* ("téléphones blancs") travaillent légalement en se connectant à un réseau hertzien de communications, privé, auquel ils paient un abonnement. Leur activité implique toute une connaissance de la ville et des habitudes de sa population. Ils se tiennent ainsi postés, par tous les temps, aux places stratégiques de la ville : intersections de rues, parvis des grands magasins, entrées des administrations, arrêts de bus, etc. Les porteurs de *tsagaan utas* se substituent aux autorités pour fournir un service qui pourrait être public. Ce type de dispositif est très courant dans des pays dits émergents qui basculent (souvent sans transition) d'une économie de type socialiste à une économie libérale. Le fait que, en général, les gouvernements profitent des processus de privatisation dans les trois secteurs de l'économie, pour se désengager de certaines de leurs prérogatives de l'ancien système est, à la fois, la cause et une des conséquences de cette évolution. Un transfert de compétences des administrations de l'État à des entreprises privées s'effectue légalement, comme c'est le cas pour la création

<sup>9</sup> Ce néologisme est constitué à partir de l'addition des premières syllabes des mots *turgen* (rapide), *uintchilgeeni* (service) et *tseg* (kiosque).

du réseau des *tsagaan utas* ou implicitement, comme pour la création d'activités rémunératrices au sein d'un secteur d'économie informelle.

D'autres pratiques engendrent également un certain nombre d'appropriations et de transformations des vacances de l'espace public à Ulaanbaatar. C'est le cas de l'utilisation des *kontener* (containers), destinés à stocker des biens, des réserves de combustible, à abriter le bureau d'un ferrailleur, à servir de garage pour l'automobile de la famille. Cette utilisation en ville des *kontener* n'est pas sans rappeler celle des abris en bois (*pin*) dans la steppe pour protéger les animaux en hiver, ranger du matériel, constituer des stocks de nourriture. Ces constructions destinées à rester définitivement à un emplacement déterminé, sont apparues depuis une dizaine d'années. Leur est souvent associée une *chaibin*, maison d'été née dans les enclos des lamas des monastères et dont l'usage s'est répandu parmi les populations urbaines au fur et à mesure de l'expansion du grand camp en cité. Au fil des siècles, le lien est resté toujours fort entre la ville et le monde de la steppe parce que la forme originelle de l'une (la ville) émanait des pratiques spatiales et territoriales héritées de l'autre (la steppe). L'organisation de l'habitat en Mongolie semble ainsi obéir à la même configuration que le paysage. La steppe ne s'évanouit entièrement qu'à proximité du centre de la ville planifiée, mais se prolonge parfois dans ses interstices, ses hiatus.

La ville, quant à elle, se disperse progressivement dans la banlieue puis dans l'immensité de la steppe où les maisons de bois renvoient ponctuellement au mode de vie sédentaire. Cette interpénétration de la ville et de la campagne n'est pas immédiatement perceptible lorsque l'on arrive par le sud d'Ulaanbaatar. Les petits commerces et services des *tuts* s'agglutinent aux garages et boutiques-containers déposés au pied des barres. Dans un tel environnement, la présence incongrue d'une *ger* grisâtre fait figure de trace dérisoire d'un monde révolu. Pourtant, lorsqu'après la traversée du centre-ville on atteint les quartiers nord d'Ulaanbaatar, on replonge cinquante ans en arrière. À perte de vue, s'étendent les quartiers de *ger* (*ger khoroolol*), constitués principalement sur vingt ans et dont l'emprise territoriale ne cesse de croître. Cela a eu pour effet de créer de véritables faubourgs de feutre et de bois qui envahissent jusqu'aux flancs de collines jusque là vierges de toute occupation humaine. Cette expansion de la périphérie repousse toujours plus loin le contact avec la campagne. Au plus près du centre, les quartiers les plus anciennement constitués sont équipés de kiosques à eau et bénéficient de l'électricité et des services de bus et de ramassage des ordures. Dans certains d'entre eux, la multiplication de commerces du même type confère à un ensemble de ruelles en terre la physionomie d'un quartier de corporations comme on peut en



Joueurs de billard le long de la limite Est du quartier de Gandan, novembre 2005. Photographie O. Boucheron.

rencontrer dans d'autres pays d'Asie. Les habitants, qui en ont les moyens financiers, remplacent leurs *ger* par des maisons en bois voire en briques. L'enrichissement d'une petite partie de cette population depuis l'avènement de l'économie de marché, entraîne également la construction de pavillons individuels, mais ce phénomène est encore très marginal. Par contre, les faubourgs de Ulaanbaatar se peuplent de plus en plus d'éleveurs sans cheptel qui fuient les con-

10 "Le dzud, cette impossibilité de paître est due le plus souvent aux gelées précoces de l'automne qui recouvrent l'herbe d'une pellicule de glace avant que le manteau neigeux ne la protège, ou pire encore, aux gelées tardives du printemps qui surviennent alors que les bêtes sont affaiblies par le long et rude hiver". Thévenet, J., *Op. cit.* p.101, note72. Deux millions de bêtes n'ayant plus la force de piétiner le sol gelé sont mortes durant l'hiver 2001 particulièrement rigoureux (la température est notamment descendue à -56°C à Ulaanbaatar).

séquences économiques de la privatisation du cheptel et des deux *dzud*<sup>10</sup> de 2000 et 2001 qui ont décimé leurs troupeaux. Ayant tout abandonné dans leur province pour venir chercher une vie meilleure à la capitale, les nouveaux arrivants n'y trouvent bien souvent que des conditions d'existence, insoutenables. Ils installent clandestinement leur *ger* en périphérie de la ville, dans un enclos d'une superficie maximale de cinq ares puisque paradoxalement la loi les y autorise. Déconnectées des réseaux de chauffage urbain ainsi que de ceux de l'eau et de l'électricité, les *ger* rapiécées et entourées de palissades bricolées de tôle et de bois sont difficilement chauffées par des braseros au charbon. Cette population issue de l'exode rural récent subsiste dans des conditions sanitaires et économiques très difficiles, en ayant recours aux petits boulots de l'économie informelle, au troc, aux trafics en tout genre.

En 1994, la population de la ville s'élevait à 630 000 habitants ; aujourd'hui elle oscillerait entre 800 000 et 1 000 000 d'habitants (pour une population totale du pays de 2 300 000 habitants). L'exode des steppes augmenterait la population de Ulaanbaatar de 100 000 habitants par an. En 2005, environ 58 % des habitants

11 Chiffres du Département de l'Accession à la Propriété du Service Cadastral de la ville d'Ulaanbaatar.

enregistrés à Ulaanbaatar, résidaient dans ces quartiers de *ger*<sup>11</sup>. Les autorités gouvernementales et urbaines prennent, depuis quelques années, très au sérieux cet afflux massif de population et la constitution de nouveaux quartiers de *ger* précaires et sous-

12 Depuis 2003, les personnes régulièrement enregistrées en tant que résidents en ville ont obtenu un acte de propriété foncière, mais le contrôle se relâche et il est difficile d'empêcher de nouveaux arrivants de s'installer sans permis dans des zones inconstructibles et donc non viabilisées.

équipés. Plusieurs projets<sup>12</sup> sont d'ailleurs en cours pour tenter d'intégrer ces quartiers adventices au schéma général de développement d'Ulaanbaatar présenté dans le nouveau *master plan*. Il est évident

que cette façon, libre et mouvante<sup>13</sup>, de faire la ville par des (semi)nomades prêts à s'enraciner, tout du moins à s'établir un temps au plus près du centre économique du pays, ne correspond pas vraiment au désir des autorités mongoles de conférer à Ulaanbaatar une dimension de métropole régionale, moderne et dynamique.

13 Il s'agit, entre autres du "Projet de Financement de l'Habitat, 2003-2007" (*Housing Finance - sector-Project*), financé par la Banque Asiatique de Développement (Asian Development Bank), et du projet de "Promotion de l'hygiène et de l'assainissement dans les secteurs de *ger*, 2005-2006" (*Promotion of Hygiene and Sanitation in Ger Areas*), dirigé par l'Unité de Gestion du Second Projet d'Amélioration des Services à Ulaan Baatar" et financé par la Banque Mondiale (World Bank).

Il est par contre, d'un point de vue anthropologique, assez fascinant de constater que le mode d'agglomération des *ayil* autour d'un centre attractif, qui a prévalu aux premiers temps de la constitution d'une culture urbaine mongole, ressurgit aujourd'hui, et ce, malgré les efforts du régime socialiste d'effacer en son temps toute trace de culture nomade. Les quartiers périphériques de *ger* renvoient ainsi à une conception autre de l'espace et du territoire. Cette tradition de constituer une sorte de meute<sup>14</sup>, puis des agglomérations d'enclos incisées d'un dédale de chemins et de passages, permet dans sa forme contemporaine l'occupation des zones périurbaines délaissées. Il entretient surtout, l'espoir pour des populations pauvres de voir un jour cette occupation, légalisée et l'habitat urbain qu'ils inventent et modifient chaque jour, amélioré et viabilisé *a posteriori*.

14 Le mot meute renvoie ici au terme de horde, les "hordes barbares", tribus errantes d'hommes indisciplinés qui partaient en quête de nouveaux territoires à conquérir. La forme ancienne de meute, *muete*, rappelle cette idée d'"expédition" et sa racine latine *motus* (participe passé du verbe *movere*, "mouvoir"), celle de mouvement. La meute est ici constituée de *ger*, c'est l'*ayil* nomade. L'expédition bien que pacifique tend néanmoins à s'emparer et à occuper une partie du territoire urbain.

Ce processus est déjà en cours, dans le seul quartier de *ger* qui ait survécu en centre ville, celui de la colline de Gandan. Installé autour du grand monastère de Gandantegchinlen et de l'Université nationale bouddhique, il jouxte dans sa limite sud, deux bâtiments de logements sociaux construits dans les années soixante. Là, coexistent et évoluent les deux modes de vie différents, mais finalement liés, qui ont engendré la Ulaanbaatar contemporaine : l'un issu de la réadaptation de la culture nomade, l'autre hérité de soixante-dix ans de planification et de collectivisation.

## UN BASTION DANS LA VILLE

La colline du quartier de Gandan est située à l'ouest des quartiers centraux d'Ulaanbaatar et accueille le seul quartier de *ger* ancien de la ville. Ce quartier occupe une superficie de 23 hectares et se présente comme une véritable anomalie urbanistique ou plutôt une forme rescapée du passé dans le paysage orthonormé du centre de la capitale mongole

Lorsque l'on aborde Gandan par l'Est, il apparaît comme une enclave de palissades juchée sur un promontoire inaccessible d'argile poussiéreuse. Bordé d'un large fossé, vestige d'un ancien bras de la rivière Selbe, il n'est accessible que par la "grande rue" qui traverse en deux sections (Tuul 8 et Tuul 20) l'enceinte du monastère d'est en ouest, ou par une passerelle de fortune lancée au-dessus du cours d'eau en face des trois halles métalliques du grand marché de Bombogor. La rue Ikh Toryuu qui longe Gandan jusqu'au temple de Geser et la colline de l'*ovoo*<sup>15</sup>

15 L'*ovoo* est un monticule de pierres rituelles lié aux croyances animistes/ chamanistes. Il est en général élevé sur un relief, en haut d'une colline, près d'un lieu saint. La colline de l'*ovoo*, Tasganii ovoo, était, avant la fermeture du monastère de Gandan un lieu où les lamas venaient prier avant les examens en frappant dans leurs mains (tas). Parce que l'on pouvait les entendre depuis le bas de la colline, le nom est resté. L'autre nom de la colline est Zaanii Khuchuu qui signifie "le nez de l'éléphant". L'apparition récente de l'*ovoo* est concomitante à la résurgence des pratiques chamaniques au sein de la population mongole.

(*Tasganii ova*) est tout au long de la journée animée par les va-et-vient des minibus et des taxis, la foule des vendeurs de rue qui se massent à l'entrée du marché, les joueurs de billard en plein air qui se défient malgré le froid et la poussière. Depuis le sommet de la colline de l'*ova*, la vue est imprenable sur les cercles de feutre et les toits de tôles fumants, massés autour de la silhouette monolithique du grand temple de Djanraïseg. Au nord-ouest, l'avenue Ard Ayush est très encaissée entre les collines Gandan et du nord de la ville, c'est dans cette partie du quartier que l'on rencontre le plus de maisons de deux niveaux. Après avoir longé le tsagaan suburgan (le "stupa blanc"), on oblique au sud le long de la face ouest de Gandan. L'accès au quartier est ici plus aisé, et plusieurs ateliers de mécanique, des ferrailleurs, de petites entreprises familiales de recyclage, ainsi qu'un hôtel, se sont installés en bordure d'enclos. On peut parvenir en voiture au monastère, par le sud, et l'avenue Enkh Tayvanpar, en empruntant la grande rue Dzanabazar qui mène au portail à triple portes de Gandantegchinlen. De part et d'autre de cette double voie actuellement en travaux, débouchent les quinze ruelles en terre battue qui innervent les deux tiers des enclos de *ger* et de maisons individuelles.

Gandan s'est constitué durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle pour former, à proximité du "Grand cercle" (Ikh Khüree) qui abritait le Palais d'Or du Bogdo Gegen (chef spirituel du bouddhisme tibétain de Mongolie), le second *khüree* de la ville sainte, celui dit "de l'Ouest". Ce monastère-camp était entièrement clos et interdit aux fidèles. Des guérites en bois, abritant les moulins à prière qui leur étaient destinés, signalaient les portes d'entrée placées aux quatre points cardinaux de l'enceinte du monastère dont l'organisation reprenait celle d'un mandala.

La morphologie générale de la colline et les voies orientées est-ouest qui organisent le quartier de *ger* n'ont pas changé depuis les années trente, époque durant laquelle le monastère fut fermé, ses bâtiments religieux presque entièrement rasés et ses lamas exécutés ou chassés. Les moines influencés par les cultures chinoise et russe et privilégiés par leur statut social, avaient remplacé au fil du temps leurs *ger* de feutre par des maisons de bois plus modernes qui furent également détruites.

En 1944, le site fut rouvert et le temple de Djanraïseg abrita les Archives Nationales. Une cinquantaine de moines pouvaient à nouveau y vivre, non plus en tant que novices, mais comme étudiants à la nouvelle Université d'État des religions. Dans la partie nord de la colline, des familles d'immigrants reconstituaient peu à peu un quartier résidentiel sur les vestiges de la "ville des lamas".

En effet, profitant de l'opposition entre progressistes et conservateurs, du vide juridique et de l'absence de décisions provoqués par ces luttes au sommet de l'appareil d'État, les migrants étaient de plus en plus nombreux à implanter leurs enclos à Gandan ; de fait à la fin des années soixante-dix, la marée de *ger* atteignait les pieds des deux collectifs construits dix ans plus tôt. Certains établissements de familles avaient pourtant été évacués comme en 1977, lorsque toutes les familles du nord-est de Gandan furent chassées. Elles se réinstallèrent dans la "grand rue" est qui, au fil du temps et particulièrement à partir de 1991, se rétracta en ruelle sous l'effet de l'accumulation des enclos. Ce mode d'habitat est en effet très extensif en comparaison avec les immeubles dont les appartements standardisés n'offraient en moyenne pour une famille qu'un ratio d'une trentaine de mètres carrés.

Ces dernières années, la population de Gandan s'est officiellement stabilisée à 1292 familles, soit 8400 habitants<sup>16</sup>, ce qui représente une densité démographique moyenne d'environ 365 habitants par hectare. Les nouvelles installations sont rares car à nouveau sévèrement contrôlées. Cependant environ une centaine de familles vivent sans autorisation dans la partie sud du quartier, au bord de la rivière canalisée dans une zone inondable normalement inconstructible, mais elles résident dans des habitations amovibles, les *ger*. Les dernières familles clandestines sont arrivées en 2004, les premières s'étaient installées, il y a huit ans, par contre les enclos déjà établis changent assez souvent de propriétaires et les prémices d'un marché spéculatif apparaissent.

Jusqu'en 2003 c'était le droit d'usage du sol que l'on pouvait vendre mais depuis la mise en application des lois sur la terre et la privatisation de la terre la même année, les habitants de Gandan régulièrement enregistrés sont désormais propriétaires ou possesseurs de leur parcelle qui ne doit pas excéder une superficie de 0,07 hectare. Ils reçoivent un certificat de propriété ou de possession. Ainsi, depuis 2003 dans l'ensemble des *düüreg* (district) d'Ulaanbaatar, environ 71 % des familles résidant en ville, soit 68000 habitants, ont acquis un titre de propriété. Cette nouvelle situation foncière, inédite en Mongolie, a eu des répercussions inattendues sur la façon de gérer le développement urbain dans un pays où les dernières expériences en termes d'urbanisme n'avaient pas contribué à favoriser l'art du dialogue et du compromis entre autorités décisionnaires et société civile.

Gandan, du fait de sa valeur patrimoniale et de sa position centrale, est aujourd'hui l'objet d'enjeux politique et économique et le théâtre de bras de fer entre la municipalité d'Ulaanbaatar (consciente des nombreuses valeurs de

<sup>16</sup> Chiffres du Département de l'Accèsion à la Propriété et du Service Cadastral de la ville d'Ulaanbaatar.



ce témoignage historique), le clergé bouddhique qui revendique à nouveau l'entière propriété du lieu (et espère bénéficier des dividendes de son exploitation) et les habitants qui ont réinventé le quartier. Nouvellement propriétaires des parcelles sur lesquelles ils avaient établi leur enclos, ces derniers sont très peu disposés à céder leur place à un vaste complexe religieux et touristique, au moment où le fait même de posséder un terrain à Gandan, en plein cœur de la ville, leur permet d'envisager une amélioration de leur statut social et de leurs conditions d'existence.

La ville d'Ulaanbaatar et son Institut d'Urbanisme envisagent depuis plusieurs années la rénovation du quartier de Gandan. Parallèlement à un projet concernant les infrastructures, la requalification du quartier, intégrée dans un projet plus ambitieux de protection, de mise en valeur patrimoniale et d'exploitation touristique des derniers éléments historiques constitutifs de la ville, est aujourd'hui toujours en phase d'étude. Certaines règles d'urbanisme ont déjà été acceptées en interne sans consultation préalable des habitants : les nouveaux bâtiments de type collectif devront par exemple être limités à deux niveaux et répondre dans leur typologie à un "style mongol affirmé". Les concepteurs de ce projet n'ont jamais réellement pris en considération la dynamique propre de transformation du quartier de Gandan et au contraire l'ont souvent même méprisée ; ils se trouvent aujourd'hui confrontés à la question de la propriété des parcelles et du prix de leur rachat, incontournable pour envisager de mener à bien une telle opération. Le refus de la majorité des habitants de Gandan de céder leurs terrains contrecarre les ambitions de certains au sein des organismes municipaux d'initier de juteuses opérations immobilières. Des mesures d'expropriation semblent, dans l'immédiat, politiquement et juridiquement difficiles à mettre en œuvre. La situation est vraisemblablement bloquée pour quelques années encore alors que la solidification progressive du quartier impliquerait normalement de réaliser des travaux importants afin de mettre aux normes les différents réseaux et de rénover les infrastructures.

Le fait que les habitants de la colline ne veuillent pas déménager, est également

17 Nous nous faisons ici l'écho des propos tenus par le Khamba Lama (chef spirituel élu du lamaïsme mongol), lors de l'entretien qu'il nous a accordé à l'Université nationale bouddhiste, le 17 octobre 2005.

un problème et une source de nuisances<sup>17</sup> pour le chef spirituel du bouddhisme lamaïste, Sa Sainteté le Khamba Lama, D. Choïjamts, qui réside avec près de trois cents moines dans le monastère de Gandan

et y dirige l'Université nationale bouddhique. Bien que la terre de Gandan soit désormais protégée en tant que "réserve historique", elle appartient, comme nous l'avons vu, de plus en plus aux habitants des enclos. Il est difficile pour le

monastère de racheter ces enclos. La situation est complexifiée par le fait que le gouvernement et la municipalité ralentissent les procédures en cours car Gandan est un quartier central particulièrement intéressant pour de futurs investissements. L'actuel Président de la République mongole aurait promis au Khamba Lama, il y a cinq ans, de trouver une solution pour que le monastère recouvre son ancien territoire mais la situation n'évolue pas. Le Khamba Lama a également demandé au chef du *kharaa* de faire évacuer les *tuts* disséminés autour de l'enceinte du monastère mais le monastère doit préalablement dédommager les propriétaires des *tuts*. Le Khamba Lama déplore que contrairement à d'autres pays où l'État subventionne les institutions religieuses, en Mongolie ce soit les institutions religieuses qui enrichissent l'État. Nous avons appris qu'afin de remédier à ce que le Khamba Lama considère comme un manquement de la part des autorités, il a fait appel à une équipe d'architectes pour mener à bien son propre projet de conservation et de rénovation de la colline de Gandan. Il n'exclurait d'ailleurs pas de monter un dossier en vue de le soumettre à l'Unesco pour le classement de Gandan au Patrimoine Mondial de l'Humanité. Ce classement aurait probablement l'avantage de faciliter l'éviction des familles les plus vulnérables implantées sur la colline sacrée<sup>18</sup>.

18 Comme ce fut le cas lors de l'un des célèbres sauvetages de cette non moins célèbre agence onusienne, celui du temple-mandala de Borobudur à Java-est en 1991 : afin d'établir un parc archéologique protégé, tous les villages qui se trouvaient installés autour du Borobudur furent déplacés et le site fut entouré d'une clôture infranchissable.

On aurait pu penser que les habitants de Gandan avaient bénéficié d'une sorte de protection du monastère durant les années troubles, tant la permanence d'un quartier de *ger* semblait anachronique au sein de la ville socialiste de la fin des années quatre-vingts. C'est en fait la conjonction entre une attitude opportuniste et tacticienne et une sorte de résistance silencieuse mais active de la part de ces mêmes habitants qui, au cours des soixante dernières années, a induit la métamorphose de Gandan d'une forme close et religieuse en un quartier résidentiel établi qui peu à peu s'intègre dans la ville. La conquête et le réaménagement de ce territoire urbain abandonné à la fin des années trente se sont réalisés à partir d'une forme d'organisation de l'espace, mouvante et familiale, héritière du dispositif en *ayil* et dont l'élément primordial n'est autre que la *ger*.

La survie de Gandan et des *gervilles* d'Ulaan-Baatar est la preuve que malgré la contrainte et l'imposition de modèles d'organisation de la société et des espaces de vie, les "logiques" (physiques, culturelles, sociales, économiques...) du territoire stimulent en permanence l'imaginaire, la singularité, l'altérité. La ville de feutre, et celle qui se construit sous nos yeux sur l'emprise des enclos, relèvent, l'une comme l'autre d'une inscription locale, c'est-à-dire du vernaculaire.

## FIN DE JOURNÉE SUR LA COLLINE

La deuxième habitation de l'enclos familial de Jimbee est une maisonnette à l'enduit rose foncé. Elle a été construite il y a environ dix ans. À l'origine, il s'agissait d'une maison d'été, Oyun et Tsagtjargal possédaient leur propre ger qu'ils démontaient l'été. Ils ont ensuite utilisé les treillis pliables de saule de la ger pour renforcer les murs de la maison et la rendre habitable toute l'année. Le feutre a été vendu pour acheter les plaques métalliques qui constituent la toiture. Durant l'hiver de la transformation de la maison, ils ont occupé avec leurs deux fils, une pièce de l'appartement. La maison actuelle offre une surface habitable d'environ 23 m<sup>2</sup>. On y accède par le sud, et une extension de 4 m<sup>2</sup> qui accueille un lavabo pour la toilette et la préparation des repas, un meuble de rangement à vitrine destiné aux ustensiles de cuisine et les réserves de nourriture, un réfrigérateur, un rice cooker, un fût en aluminium de soixante litres qui est utilisé pour conserver l'eau. Un poêle en fonte dont le tuyau d'évacuation transperce le plafond, marque la liaison entre la partie cuisine/toilette de l'extension et la pièce principale rectangulaire en enjambant la marche de huit centimètres qui sépare les deux espaces. À partir de l'entrée, la dalle en béton est recouverte par un plastique cloué jusqu'au bord de la plaque en acier destinée à protéger la moquette de la pièce principale des projections du poêle, ce qui matérialise à même le sol la limite de l'ensemble du "sale" (toilette/cuisine/foyer). Les murs irréguliers aux angles arrondis ont une épaisseur de dix centimètres. Ils sont constitués de terre armée par les treillis de saule de l'ancienne ger et protégés à l'extérieur par un enduit teinté de ciment et de terre. À l'intérieur, l'isolation est assurée par des bandes de papiers marouflés sur des plaques de carton ou de contreplaqué. La totalité des parois intérieures ont ensuite été peintes en blanc ou partiellement tapissées. La hauteur sous plafond est d'un mètre quatre-vingt-quinze, des traverses de bois supportent les plaques métalliques de toiture et ménagent un vide d'air de trente centimètres entre celles-ci et le voligeage du faux-plafond. Le dispositif d'isolation est complété par un système de ventilation assuré par un tuyau fixé à travers le faux plafond et le toit. Bien qu'étant de construction rudimentaire, cette maison intelligemment bricolée, est lumineuse et assez facile à chauffer; elle offre un assez bon confort thermique en hiver comme en été. Dans la pièce de vie, une moquette rouge recouvre le sol et sur le mur est, comme dans une ger, sont tendus des tapis de laine au-dessus des lits. Celui de l'angle nord-est est occupé par Tsagtjargal et le canapé-lit placé sous la fenêtre dans l'angle sud-ouest de la maison, par Oyun. Leurs deux fils utilisent alternativement le troisième lit et le matelas violet, glissé en dessous. Les têtes de lit sont toutes orientées au nord. Comme chez Jimbee et Benya, la télévision, posée sur le grand coffre à vêtements à côté de quelques bibelots et d'un miroir

tripartite, est souvent allumée. Devant la grande fenêtre du mur ouest, à proximité du bureau, sont alignés sur une console au soleil les pots de deux géranium et d'une plante grasse. La résistance de ces plantes à la sécheresse atmosphérique autorise à Oyun la création des prémices d'un micro-jardin d'intérieur. Des boutures, dans un verre d'eau de la cuisine, sont déjà prêtes pour le repiquage. Sur le bureau sont disposés une radio-cd, une lampe articulée en plastique vert et noir, un ventilateur sur pied. Sous le bureau, attend une paire d'Adidas Forum rouge, taille 43. Tsaqtjargal reste la majeure partie de son temps à la maison depuis qu'il a eu de graves problèmes cardiaques. Il touche une pension d'État en nature, une tonne de charbon par an (soit vingt sacs), mais devrait en fait recevoir le double. Le chauffage est un poste de dépense important dans le budget familial. Chaque année, il est nécessaire d'acheter cinq tonnes de charbon pour la maison et la ger de ses beaux-parents. Jusqu'à fin décembre, la famille épuise le stock de sciure de bois qu'elle obtient gratuitement ; ensuite elle utilise les réserves de charbon pour le reste de l'hiver. L'eau, contrairement à ce qui se fait chez Jimbee, est achetée au kiosque à eau du quartier, un guni khudag ("puits profond"). Tous les jours les deux fils se relaient pour la corvée d'eau. Quarante litres coûtent 20 MNT (soit environ 0,015 en 2005). Tsaqtjargal nous confie qu'il souhaiterait construire une nouvelle maison de deux niveaux dans l'enclos. D'après lui cela ne nécessite pas l'obtention d'une autorisation auprès des autorités de la ville<sup>19</sup> car depuis 2003, la famille est officiellement propriétaire du terrain de l'enclos. Il prévoit de se connecter aux réseaux publics de chauffage urbain et d'eau courante qui passent sous

<sup>19</sup> Après vérification des plans cadastraux de la parcelle, il semblerait que la partie est de l'enclos se situe au-dessus d'une canalisation de chauffage urbain et donc dans une zone inconstructible.

l'enclos à moins de cinq mètres de profondeur. Il souhaite également démonter le garage pour le donner à son frère et gagner ainsi de la place pour la future maison. Le garage est ponctuellement loué 500 MNT la nuit en été et le double en hiver. Dans l'extension de la maison, une lumière du soir teinte maintenant en doré la galerie des portraits collés au mur des lutteurs héros du Naadam. Dans la cour, le chiot blanc dort dans sa niche en carton et Oyun vient de ramasser le linge qui séchait entre le garage et la maison rose. Namuuna passe avec son chat dans les bras et rejoint sa grande sœur dans la ger. Il est 17h35 à Gandan.

## BIBLIOGRAPHIE

**AUBIN, F., (1974)**

“Anthropologie du nomadisme”,  
*Cahiers internationaux de  
sociologie*, LVI, p. 79-90.

**BEAUD, S.,**

**WEBER, F., (1997)**

*Guide de l'enquête de terrain*,  
Paris, coll. Guides Repères, Éd.  
La Découverte, 327 p.

**BEFFA, M.-L.,**

**HAMAYON, R., (1983)**

“Les catégories mongoles de  
l'espace”, *Revue d'études  
mongoles et sibériennes*, 14,  
p. 81-120.

**BERQUE, A., (2000)**

*Écoumène. Introduction à  
l'étude des milieux humains*,  
Paris, coll. Mappemonde, éd.  
Belin, 268 p.

**BIANQUIS-GASSER, I., (1999)**

“Le Monde dans la maison,  
habitat traditionnel et moderne  
en République de Mongolie”,  
Pierre ERNY (dir.), *Cultures et  
habitats. Douze contributions à  
une ethnologie de la maison*,  
Paris, collection Cultures  
et Cosmologies, l'Harmattan,  
p. 144-164

**BONTE, P.,**

**IZARD, M. (dir.), (1991)**

*Dictionnaire de l'ethnologie et  
de l'anthropologie*, Paris,  
Quadrige/P.U.F., 842 p.

**CERTEAU (de), M., (1990)**

*L'invention du quotidien. 1. arts  
de faire*, Paris, Gallimard (coll.  
Folio/Essais), (nouvelle  
édition), 349 p.

**DELEUZE, G.,**

**GUATTARI, F., (1980)**

*Capitalisme et schizophrénie 2*,  
*Mille plateaux*, Paris, les  
Éditions de Minuit (coll.  
“Critique”), 647 p.

**GABORIEAU, M., (1995),**

“Villes de toiles et villes de  
pierre. Les capitales mogholes  
étaient-elle des camps?”,  
*Cahiers de la recherche  
architecturale* 35/36, *Cités  
d'Asie*, Pierre Clément, Sophie  
Clément-Charpentier, Charles  
Goldblum (dir.), Paris, éd.  
Parenthèses, p. 15-35.

**GUATTARI, F., (1989)**

*Les trois écologies*, Paris,  
Galilée (coll. L'espace critique),  
73 p.

**ROBIN, C. (dir.), (1992)**

“Architectures et cultures”, *Les  
Cahiers de la Recherche  
Architecturale* 27/28, Paris, éd.  
Parenthèses, 237 p. (cartes,  
plans, photographies).

**THEVENET, J., (1999)**

*La Mongolie*, Paris, éditions  
Karthala.

**VLADIMIRTSOV, B., (1948)**

*Le régime social des nomades,  
le féodalisme*, Paris, A.  
Maisonneuve, 291 p.

